

Il y a quinze jours, j'ai rencontré la bonne marquise au bord de la rivière. Elle m'a reconnu ; mais elle n'a pas été effrayée. Elle s'est approchée de cette canaille de Sauvat, et de sa voix douce, elle lui a parlé. Ce que la bonne marquise m'a dit m'a touché là, au cœur, et je lui ai fait une promesse. Monsieur le brigadier, je tiendrai ce que j'ai promis. J'étais un paresseux, je travaillerai ; j'étais un ivrogne, je ne boirai plus ; je l'ai juré.

—Bien, Sauvat, c'est très-bien, dit le brigadier.

Les deux gendarmes remontèrent à cheval et reprirent le chemin de Coulange. Le brigadier avait les sourcils froncés, l'air sombre et soucieux.

Certes, il n'avait pas lieu d'être satisfait. Un horrible attentat avait été commis et il se demandait anxieusement s'il parviendrait à en découvrir l'auteur. Il n'avait plus aucun indice. Où chercher le coupable ?

—Peut-être M. le marquis me mettra-t-il sur ses traces, pensait-il. Mais il n'osait trop l'espérer.

Cependant, vers cinq heures du soir, il se présenta au château.

La marquise et Eugène étaient là. Ils se levèrent pour se retirer.

—Non, non, dit le marquis, restez.

Puis, s'adressant au brigadier, il reprit :

—Vous êtes venu avec l'espoir que je vous donnerais quelques précieux renseignements sur ce qui s'est passé ce matin ; malheureusement, ou peut-être heureusement, ce que je peux vous dire n'est pas de nature à vous éclairer. Je n'ai aucun soupçon et je n'accuse personne.

Ma chère Mathilde, continua-t-il, en arrêtant son regard sur la marquise, j'aurais voulu te le cacher, dans l'intérêt de ta tranquillité, mais je vois bien que je ne puis empêcher la vérité d'arriver jusqu'à toi. Ce matin, un inconnu, un misérable a tenté de m'assassiner.

—Mais nous avons donc des ennemis !

—Il paraît que j'en ai un, répondit le marquis.

—Edouard, répondit la marquise d'une voix pleine de larmes, tu n'iras plus à la chasse, tu ne sortiras plus sans être accompagné.

—Ma chère Mathilde, ce serait être un peu trop craintif ; mais je te promets que, dorénavant, je prendrai certaines précautions.

—D'ailleurs, madame la marquise, dit le brigadier, il faut bien espérer que nous mettrons la main sur le scélérat ; il ne pourra point renouveler sa tentative criminelle quant il sera au bagne.

—Ainsi, vous pensez que vous le trouverez ?

—Il le faut, madame la marquise.

—Avez-vous déjà des soupçons ?

—Aucun pour le moment. J'ai soupçonné d'abord Sauvat, le braconnier des Loches, d'être l'auteur du crime.

Je me suis rendu aux Loches, reprit le brigadier ; j'ai trouvé Sauvat dans son lit, malade, et j'ai été bientôt convaincu qu'il n'était point l'auteur du crime. Sauvat est certainement un affreux coquin ! mais les paroles qu'il a prononcées, tantôt devant moi, dénotent que, loin d'être l'ennemi de M. le marquis, il a pour lui et pour vous, madame la marquise, une sorte de vénération.

Et, brièvement, le brigadier raconta ce qui s'était passé dans la chaumière du braconnier.

—Maintenant, monsieur le marquis, reprit le brigadier, je désire savoir comment et dans quelles circonstances l'attentat a eu lieu. Peut-être avez-vous pu voir le misérable ; je vous prie, dans ce cas, de vouloir bien me donner son signalement, aussi complet que possible.

—Vous me demandez beaucoup, répondit le marquis ; comme je vous l'ai dit déjà, je n'ai rien à vous apprendre qui puisse faciliter vos recherches. Toutefois, mon devoir est de vous dire ce qui s'est passé. Le voici :

Voulant souhaiter le bonjour à la femme de mon garde Bierlet, je m'étais séparé de mon fils et de nos amis. Je marchais rapidement. Je n'étais pas encore loin de la maison du garde lorsque j'entendis une détonation d'une arme à feu et sentis en même temps à l'épaule une douleur très aiguë. Précisément à ce moment je faisais un faux pas en marchant sur une branche de bois mort. Je dois certainement la vie à ce faux pas, car, je n'en doute pas, l'individu me visait à la tête. Je tombai la face contre terre. Toutefois, malgré le sang qui coulait en abondance, j'eus encore la force de me soulever et de jeter un regard du côté où le coup de fusil avait été tiré. Je pus voir un homme qui s'enfuyait à travers le bois ; puis mes yeux se fermèrent et je perdis connaissance. Quand je revins à moi, j'étais dans les bras de mon fils.

—Ainsi, monsieur le marquis, vous n'avez pas reconnu l'individu ? demanda le brigadier.

—Je vous l'ai dit.

—Et vous n'avez aucun soupçon ?

—Aucun.

—Mais vous avez vu l'homme ; pouvez-vous me dire comment il est ? petit ou grand, jeune ou vieux et comment il était vêtu ?

—Autant que j'ai pu en juger, il m'a paru être d'une taille assez haute ; il m'a semblé qu'il portait une blouse bleue et j'ai remarqué qu'il portait toute sa barbe ; mais je ne saurais vous dire s'il est

jeune ou vieux. Du reste, ma vue était troublée, il y avait comme un voile sur mes yeux ; peut-être ai-je mal vu, je ne saurais rien affirmer.

N'ayant plus aucune question à adresser au marquis, le brigadier se retira fort peu satisfait, d'ailleurs, des renseignements qu'on venait de lui donner.

Cependant, dès le soir même, la brigade se mit en campagne ; les gendarmes furent lancés dans toutes les directions. Pendant huit jours ils parcoururent le pays, se livrant partout à une minutieuse enquête. Trois ou quatre vagabonds furent arrêtés et emprisonnés ; mais on reconnut bientôt qu'aucun d'eux n'était l'auteur de l'attentat de la forêt.

—Encore un brigand qui nous échappe, avait dit piteusement le brigadier de gendarmerie de Coulange.

XII

Rien n'était venu aggraver la position du marquis. Comme l'avait annoncé le médecin, après un repos de huit jours il était sur pied. La blessure s'était fermée dans de bonnes conditions ; enfin, on pouvait considérer qu'il était guéri.

Cependant, après le premier moment de stupeur causé par l'attentat commis sur le marquis, les hôtes du château avaient été dououreusement impressionnés. Les joyeuses parties de chasse furent brusquement interrompues ; les uns après les autres, les invités retournèrent à Paris. Seules, Mme de Valcourt et sa fille restèrent au château. Puis l'amiral de Sisterne arriva.

Certes, si l'on n'avait pas pensé constamment à la tentative d'assassinat, on aurait pu jouir délicieusement, sans trouble, des derniers beaux jours de la saison. Mais on restait, malgré soi, sous le coup de la terreur : La marquise s'efforçait de paraître calme, on devinait qu'elle était préoccupée et inquiète. Le marquis seul avait l'air de ne plus penser au danger qu'il avait couru.

La façon dont son mari prenait la chose ne rassurait point la marquise. Elle était poursuivie par de noirs pressentiments auxquels elle ne pouvait échapper. Frappée de cette idée que la vie du marquis était menacée, elle voyait le danger l'attendant partout. Il ne pouvait s'éloigner d'elle sans qu'elle fût alarmée.

—Oh ! ils ont beau dire, pensait-elle, nous avons un ennemi qui en veut à mon mari. Mais qui est-il ? De quoi veut-il se venger ? Sa victime lui a échappé une première fois, mais, il recommencera, l'infâme ! Ah ! je tremble, j'ai peur !

A force de tourmenter sa pensée, elle finit par admettre que son frère était revenu en France, que l'ennemi du marquis, c'était Sosthène, que lui seul au monde pouvait être, sinon l'auteur de la tentative d'assassinat, du moins l'instigateur du crime.

Quelque mois auparavant, le marquis avait reçu une lettre d'Amérique qui lui annonçait la mort de son beau-frère ; mais signée d'un nom inconnu, cette lettre n'avait rien d'officiel. Rien ne prouvait à la marquise que son frère fut réellement mort.

—Oh ! non, il n'est pas mort, le misérable, se dit-elle ; je le sens à la terreur, à l'épouvante qui est en moi ! . . . Toujours, jusqu'à la fin, le monstre me poursuivra de sa haine !

Un jour, il m'a dit : " Je me vengerai ! Ah ! s'il n'a pas tenu ses autres promesses, il tient celle-là. La main de la justice allait s'appesantir sur lui, j'ai écarté cette main, je l'ai sauvé du bagne ; j'ai eu pitié de lui, c'était mon frère ! Et c'est parce que j'ai été trop bonne pour lui, parce que j'ai jeté sur ses crimes un voile impénétrable qu'il me poursuit de sa haine implacable ! c'est de cela qu'il veut tirer vengeance !

Mais s'il est véritablement l'auteur de l'attentat, si c'est lui qui a armé la main d'un misérable, son complice, en lui désignant la victime à frapper, quelles sont donc ses intentions ? Pourquoi en veut-il à la vie du marquis de Coulange ? Puisque c'est moi qu'il hait, n'est-ce pas moi qu'il devrait frapper ?

Comme on le voit, la marquise était à peu près convaincue que le misérable qui avait tenté d'assassiner son mari était un scélérat à la solde de son frère.

A moins d'être fou, un homme n'assassine pas un autre homme sans motif, simplement parce qu'il veut tuer. La marquise cherchait vainement à découvrir le mobile du crime. Elle ne trouvait rien ; mais son cœur conservait ses angoisses, sa terreur restait la même.

Le comte de Sisterne avait pour sa nièce une affection de père ; le bonheur d'Emmeline était une de ses grandes préoccupations. C'est lui qui, le premier, treize ans auparavant, avait eu la pensée qu'elle pourrait être la femme d'Eugène de Coulange.

(A suivre.)